

*Un temps pour vivre,**un temps pour mourir*un film
de Hou Hsiao-Hsien**La vie des morts**

par Jean-Michel Hellio

“Ce qui touche le cœur se grave dans la mémoire”

Voltaire.

L'œuvre cinématographique de Hou Hsiao-hsien présente une singularité dramaturgique qui s'accorde, tacitement, à l'impondérable ressort narratif que constitue en son sein le mécanisme temporel. Force est de constater que l'appréhension voire la compréhension de ce dernier invite *de facto* à la bienséance que procure la contemplation. Seulement, là où maints défricheurs de concepts s'évertuent à transcender le codage propre au formalisme, maître Hou Hsiao-hsien leur oppose l'économie de moyens que surexpose son art minimaliste, lumineux à souhait. A ceci près que le cinéaste oriente une réflexion qui consiste en une démarche progressive visant à sonder, littéralement, l'écoulement des événements qui peuplent et hantent le monde, et ce afin de susciter chez le spectateur complice le désir de prélever ce qui relève de la sensation ou plus précisément du stimulus. Dans cette perspective il revient à la mémoire, en conséquence, d'assumer l'évaluation en quelque sorte du sens, de la dénotation par l'expertise de la trace. Ainsi de l'écart entériné entre, d'une part, une perception défaillante et, d'autre part, une réception aiguisée, naît l'empreinte. Au cinéma d'en rendre compte...

Un temps pour vivre, un temps pour mourir (1985) constitue le point d'orgue d'une orchestration à trois temps dont *Les Garçons de Fengkuei* (1982) et *Un été chez grand-père* (1984) composent les deux premières impulsions. Oscillations narratives qui préfigurent le culte de l'immanence aménagé sous la forme d'une coupe transversale au cœur de la filmographie de l'auteur et dont la résonance s'amplifie dans l'ensemble de l'œuvre à l'image d'une fugue. Vibrations des corps dont les imitations successives semblent se fuir et se poursuivre l'une l'autre de film en film, lesquelles renvoient, au demeurant, à l'écoute des battements de vie qui scandent cette trilogie affective. L'agencement idoine des deux opus liminaires (où le cycle d'une adolescence consumée, ainsi décrite dans le premier, le dispute à celui de l'enfance consommée dans le second) rend compte d'une opération sélective qui amène le réalisateur-démiurge à extraire la substantifique moelle de ces corps malhabiles et inachevés avant de s'employer en dernier lieu à les confondre à l'aune de son histoire personnelle. De fait, *Un temps pour vivre, un temps pour mourir* dévoile un acte de vie éclairé, davantage qu'un épisode autobiographique mortifère et aspire en quelque sorte à pacifier le passé de son auteur.

Ainsi, l'illusion qui gouverne à la mixtion d'une fiction et d'une réalité originelle fonctionne-t-elle à l'environnement.

De cet écheveau savamment distillé - à l'intérieur duquel l'interpénétration des cycles (le passé, le présent, le futur) se conçoit fertile - s'échafaude la primauté d'un langage qui assoit sa prédominance par le truchement d'une mémoire qui œuvre, imperceptiblement, à la révélation. Peu ou prou, le tissu des films de Hou Hsiao-hsien se nourrit de sa propre généalogie. En choisissant de livrer au spectateur son corps de cinéaste ainsi que sa voix dès les premières secondes d'*Un temps pour vivre, un temps pour mourir*, Hou Hsiao-hsien éclaire son parti-pris d'accentuer l'antagonisme que traduit un récit circulaire, ponctué d'un filmage en boucle, confronté aux trajectoires linéaires des personnages auscultés. Une opération de dissection de la mémoire qui masque la crise du souvenir dans la mesure où le cheminement des corps se mesure au rythme des cortèges et des oraisons funèbres.

Le film s'élabore sous la forme de trois panneaux coulisants à l'ossature commune. La mort en permanence rythme l'enjeu du passage d'un volet à l'autre, en choisissant à l'intérieur même de la cellule familiale le membre dont la disparition assure au sein du mécanisme le basculement et, par-delà, préserve sa pérennité. Trois temps qui s'appuient sur une triade domestique et entérinent les décès successifs de Fen-ming, le père (T'ien Feng), de la mère (Mei Fang) et de la grand-mère (T'ang Ju-yun) sous